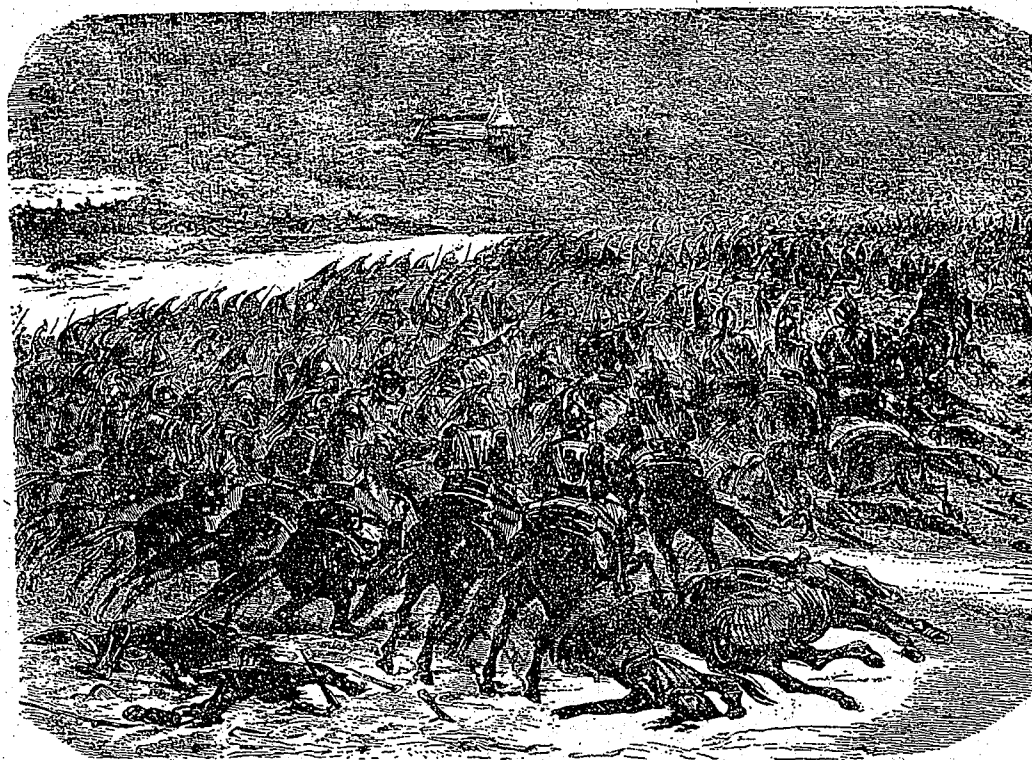


“ qu’hier encore j’ai reçu une lettre de lui ; qu’il “ peut compter sur moi comme je compte sur lui.” Le Séraïl, les côtes d’Europe et d’Asie, ainsi que les Dardanelles, se hérissèrent de batteries formidables, au nombre de vingt-neuf, armés de cent neuf mortiers et de cinq cent vingt pièces de canon ; dix vaisseaux de guerre suivirent jusqu’aux Dardanelles la flotte anglaise, qui battit en retraite.

Napoléon, malgré les chances que le brillant commencement de la guerre, sa position dans le pays ennemi et l’ardeur de son armée, lui donnaient pour de nouveaux succès, ne négligeait aucun moyen de poursuivre ses avantages contre les Russes et d’assurer la protection du littoral de la France. En conséquence, au mois d’avril, un sénatus-consulte appela aux armes la conscription de 1808, qui, formés en cinq légions commandées chacune par un sénateur, fut destinée à la défense du territoire.

Le siège de Dantzick se continuait avec une grande vigueur, pendant que l’empereur de Russie, le grand-duc Constantin et le roi de Prusse, étaient arrivés à Bartentsein. Pour sauver Dantzick, on décida de secourir la ville par mer. Napoléon, qui avait pénétré le projet des deux souverains, chargea le maréchal Lannes d’aller avec la division Oudinot renfoncer à Marienbourg, ancien chef-lieu de l’ordre Teutonique, l’armée de siège du maréchal Lefebvre. Une armée russe et prussienne débarqua sous le fort de Weichselmunde, d’où elle déboucha pour marcher vers la ville. Mais l’espace qui la séparait du fort était occupé par nos troupes, et les alliés furent repoussés sur les palissades de Weichselmunde. Après cinquante et un jours de tranchée ouverte, le général Kalkeuth, dont le vieux courage avait si bien défendu ce qui restait de la prusse guerrière de Frédéric, capitula, et livra au maréchal Lefebvre le grand port militaire de la Baltique. Huit cent pièces de canon, cinq cent mille quintaux de grains, furent les fruits de cette conquête. Le maréchal Lefebvre fut fait duc de Dantzick.

Plusieurs affaires, telles que celles de Spanden, de Lomitten, d’Altkirchen, de Wolfesdorf, de



La charge des Cuirassiers à Eylau.

Deppen, le combat de Gutstadt, la journée meurtrière d’Heilsberg, dans lesquelles l’armée des alliés perdit une trentaine de mille hommes et de fortes positions retranchées, forment les glorieux préludes de l’immortelle bataille qui, le 14 juin, rappelant l’anniversaire de Marengo, reçut de Napoléon le nom de Friedland. Cette terrible action ne commença qu’à cinq heures du soir. Le maréchal Ney commandait la droite, le maréchal Lannes le centre, le maréchal Mortier la gauche. Les généraux Grouchy, Latour-Maubourg, Lahoussaye, commandaient la cavalerie de ces trois corps, et contribuèrent activement au gain de la

bataille. Dans cette journée, Napoléon se plut à déployer toute la puissance de son génie militaire : tranquille au milieu de vingt mille hommes de sa garde, qu’il condamne, ainsi que deux divisions de la réserve du premier corps, à être témoins immobiles de son succès, il fait détruire la valeureuse garde, l’armée de l’empereur Alexandre et les derniers débris de celle du roi de Prusse, par les bataillons de la ligne, soutenus de la cavalerie française et saxonne, sous les yeux des deux souverains, dont l’un comptait se venger d’Austerlitz, l’autre d’Iéna.

(à continuer.)